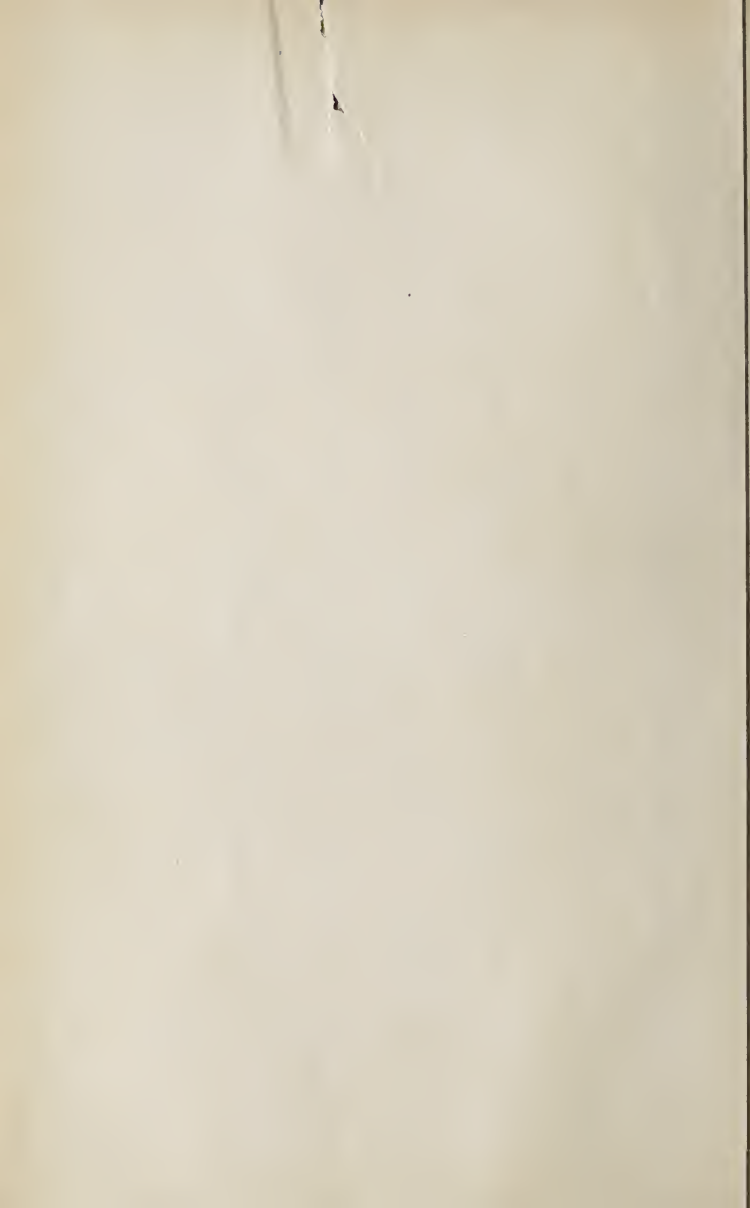


HAROLD B. LEE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH







500
B74x
SCIENCE ET RELIGION
Études pour le temps présent

LES
BASILIQUES CHRÉTIENNES

PAR

Louis BRÉHIER

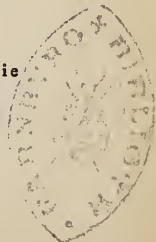
Professeur à l'Université de Clermont



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie

4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59

Tous droits réservés



DANS LA MEME COLLECTION

DU MÊME AUTEUR

287. **Les Origines du Crucifix dans l'Art chrétien.** 1 vol.
308. **La Querelle des Images (VIII^e-IX^e siècle).** 1 vol.
380. **Les Eglises Romanes** 1 vol.
381. **Les Eglises Byzantines.** 1 vol.
382. **Les Eglises Gothiques** 1 vol.
-

- 219-220. **BAUDRILLART (André). — Les Catacombes de Rome.**
Histoire et description, 27 gravures. Prix : 1 fr. 20. 2 vol.
196. **DIMIER (L.). — Les Danses macabres et l'idée de la**
Mort dans l'Art chrétien 1 vol.
80. **GABORIT (Abbé). — De la connaissance du beau.** 1 vol.
216. **GERMAIN (A.). — L'Influence de saint François d'As-**
sise sur la Civilisation et les Arts 1 vol.
234. **— L'Art chrétien en France (Sculpture,**
Peinture, Mobilier d'église, etc.) Des Origines au XVI^e siècle
1 vol.
157. **RENUCCI (A.). — L'Influence de la religion dans**
l'Art 1 vol.
-

INTRODUCTION

LES ORIGINES DES BASILIQUES

La théorie traditionnelle, d'après laquelle les basiliques religieuses seraient des copies exactes des basiliques civiles, apparaît aujourd'hui comme trop étroite. Il est donc nécessaire, pour éviter les idées préconçues, de rechercher d'abord à quels besoins devaient répondre les premiers édifices destinés au culte, puis de rassembler tous les témoignages archéologiques ou historiques qui nous renseignent sur les conditions dans lesquelles ils ont été construits ou consacrés.

1. *Le culte et la liturgie au iv^e siècle.* — Au iv^e siècle, c'est-à-dire au moment où des basiliques commencent à s'élever dans toute la chrétienté, la liturgie a pris une forme bien arrêtée : chacune des classes, dont l'ensemble constitue la hiérarchie, y a son rôle rigoureusement déterminé. L'évêque entouré de son clergé, prêtres, diacres, sous-diacres, assis derrière l'autel sur lequel il célèbre les saints mystères, préside l'assemblée des fidèles. En face du clergé il faut réserver un espace au chœur des chantres qui se partage souvent en deux demi-chœurs alternants. Les fidèles proprement dits qui ont le droit de participer aux mystères sont divisés aussi suivant le sexe ; certains d'entre eux forment des catégories distinctes et occupent proba-

blement des places spéciales : telles sont les vierges et les veuves. Au-dessous des fidèles se tiennent tous ceux qui n'ont pas le droit de pénétrer dans l'assemblée ou qui ne peuvent assister qu'aux lectures, chants et prédications, et doivent quitter l'église au moment où commence le mystère. Tels sont les catéchumènes, qui n'ont pas encore reçu le baptême, et les pénitents qui n'ont pas encore été réconciliés. Ils occupent dans l'assemblée des places déterminées par l'usage.

D'autre part, bien que le sacrifice eucharistique, la messe, donne lieu à l'assemblée par excellence de la communauté chrétienne, il ne constitue pas toute la vie religieuse. Le baptême par immersion conféré fréquemment à des adultes exige la construction d'édifices appropriés à cette cérémonie. Le culte des saints et la vénération des morts, déjà si répandus à l'époque des catacombes, peuvent s'exercer ouvertement depuis la paix de l'Eglise. L'endroit où repose le corps d'un martyr devient généralement un lieu consacré et, en maint endroit, des tombeaux de saints ont été englobés dans la construction des basiliques. Enfin l'usage s'établit d'enterrer les grands personnages et les évêques dans des édifices spéciaux ou même dans des églises ; on regarde surtout comme un grand privilège de reposer dans une église qui renferme déjà les reliques d'un saint fameux.

Telles sont les nécessités multiples auxquelles les édifices consacrés au culte devaient répondre et, comme ces nécessités étaient essentiellement les mêmes dans toute la chrétienté, malgré des usages locaux, il n'est pas étonnant qu'il se soit constitué dès le iv^e siècle un type relativement uniforme d'édifices qui, à travers l'évolution artistique des siècles et les différences de construction ou d'ornementation, présente les mêmes éléments essentiels.

2. *Les premiers édifices consacrés au culte.* — Les actes des apôtres et les épîtres de saint Paul nous montrent les premiers chrétiens réunis dans des maisons particulières, généralement dans des parties reculées, au premier ou même au troisième étage (1). Il est donc exact de dire que les premières églises furent des maisons. A Rome les documents apocryphes qui voient à l'origine de la basilique Pudentielle la maison particulière du sénateur Pudens, contiennent un fond de vérité ; cette église resta un oratoire privé jusqu'au iv^e siècle. A Carthage on a découvert les traces d'une villa sous la basilique de Damous el Karita. Plus tard les basiliques chrétiennes devaient garder une trace importante de cette première origine : il est impossible en effet de ne pas voir dans l'atrium entouré de colonnes qui les précède le souvenir du *peristylum* qui formait le centre de la maison gréco-romaine.

Quand les communautés chrétiennes eurent pris dans les villes plus d'importance, il y eut des maisons spécialement affectées aux réunions et au culte ; d'autre part les chrétiens prirent l'habitude de se réunir dans les cimetières, dans les catacombes, autour des tombeaux des martyrs ; enfin, et c'est là un résultat nouveau apporté par de récentes découvertes, on construisit des édifices tout différents des maisons ordinaires, des églises proprement dites. Cette évolution paraît s'être produite au iii^e siècle, au moment où la propagande chrétienne atteignit sa plus grande extension. Sous Alexandre Sévère (222-235), un procès à propos d'un terrain où les chrétiens voulaient bâtir une église et qui leur était disputé par un cabaretier, fut jugé par l'empereur à leur bénéfice (2). En 260,

(1) *Act. Apost.*, 1, 13 — 2, 46 — 20, 6. 1, *Corinth.* 16, 19.

(2) LAMPRIE. — Alex. Sev. 49.

Gallien rendit à la communauté romaine quarante églises qui avaient été envahies par les païens et qui furent de nouveau détruites sous Dioclétien (1). Les salles pourvues d'absides et d'exèdres que l'on a trouvées dans les catacombes de Rome ou d'Alexandrie, prouvent l'habitude des réunions dans les cimetières (2). Il en était de même à Carthage et en Afrique (3), mais c'est dans cette province et en Orient qu'on paraît avoir bâti des édifices spécialement adaptés aux nécessités du culte. Il existait à Cirta (Constantine) en 303 une église qui comprenait une bibliothèque et un triclinium (4). La chronique d'Edesse mentionne dans cette ville une église, détruite par une inondation en 201, et date de 313 la construction de l'église métropolitaine. Les actes des martyrs de la persécution de Dioclétien semblent prouver que toutes les villes d'Asie-Mineure avaient déjà des églises au début du iv^e siècle; les actes de saint Théodote nous montrent le martyr d'Ancyre prosterné à l'extérieur d'une Eglise, près de l'abside qui renfermait l'autel (5). Enfin l'expédition autrichienne envoyée en Asie-Mineure a retrouvé dans un bassin intérieur situé au sud de Konieh les ruines grandioses de *Binbirkilisse* (les milles églises) que M. Strzygowski propose pour des raisons archéologiques de dater du iii^e siècle (6). Cette découverte importante donne une grande autorité au témoignage des textes et nous montre que le type architectural

(1) EUSÈBE. — *Hist. eccles.*, VII, 13.

(2) Voyez Baudrillart. Les catacombes de Rome.

(3) AUDOLLENT. — *Carthage romaine*, p. 604.

(4) CABROL. — (*Dictionn. d'Archéol. chrét.*, I, p. 659).

(5) STRZYGOWSKI *Kleinasion*, p. 159. — RUINART. — *Acta sincera* p. 295.

(6) STRZYGOWSKI. — Se fonde sur la décoration de l'église de Kodscha-Kalessi, dérivée d'une église de Binbirkilisse et qui peut être datée de 325.

des basiliques chrétiennes a dû se fixer avant la paix de l'Eglise.

3. *La construction des basiliques après la paix de l'Eglise.* — L'édit de Milan et la reconnaissance officielle du christianisme par le gouvernement impérial permirent aux chrétiens de relever les églises détruites pendant la persécution de Dioclétien ; la conversion en masse des populations les força à bâtir d'innombrables basiliques et souvent à tirer parti d'édifices antérieurs pour abriter les assemblées religieuses. Il y eut au début du iv^e siècle une véritable ardeur pour la construction des églises. Constantin et Sainte Hélène donnèrent un exemple qui fut suivi par la plupart des évêques. Des constructions grandioses, fruit de la munificence impériale, s'élevèrent à Rome, à Constantinople, à Antioche, à Jérusalem. Les églises d'Alexandrie étant trop petites pour l'affluence des fidèles, Saint-Athanase dut aller célébrer l'office dans l'église métropolitaine encore inachevée (1). Désormais il n'est pas d'évêque qui n'ajoute quelque édifice aux constructions de ses prédécesseurs ; il suffit de parcourir des chroniques comme le Liber Pontificalis de Rome, celle d'Agnellus de Ravenne, celle de Grégoire de Tours, celle d'Edesse pour comprendre qu'au même moment toute la chrétienté se couvrit de basiliques, d'oratoires, de « martyria », de baptistères.

Quelle fut l'origine de ces nombreux édifices ? Un assez grand nombre furent bâtis entièrement de fond en comble. Les autres, qui existaient déjà et furent seulement transformés en églises, peuvent se diviser en trois catégories : 1^o On continua à disposer de maisons particulières pour les besoins du culte. A Rome la

(1) Saint ATHAN. — *Apolog. ad Constant.* — P. G. = *Patrologie grecque*, XXV, p. 612.

maison des Laterani, qui appartenait au fisc et fut donnée par Constantin à l'église romaine, renfermait déjà une basilique privée qui devint la métropole des papes. Les fouilles pratiquées autour de Saint-Clément montrent la solidité de la tradition d'après laquelle ce sénateur Clémens établit une basilique dans sa maison. A Tours la première basilique consacrée par Litorius en 353 était auparavant la maison d'un sénateur (1). Enfin le xenodochium (hôpital) de Pammachius à Ostie avec ses deux absides concentriques est un des exemples les plus curieux de ces transformations d'édifices privés en églises. 2° Dans presque toutes les provinces de l'empire on trouve des exemples de temples païens changés en églises chrétiennes. Ce n'est là d'ailleurs qu'un fait exceptionnel et dans beaucoup de cas on détruisit les temples et on se servit de leurs matériaux pour construire des églises sur leur emplacement. Il y avait d'ailleurs une contradiction trop grande entre les dimensions restreintes de ces temples, destinés à n'être que des reliquaires, dont l'accès était fermé aux profanes, et les exigences du culte chrétien auquel il fallait de vastes salles, assez grandes pour contenir la communauté des fidèles toute entière. A Rome la transformation la plus célèbre d'un temple païen en église est celle du Panthéon qui n'eut lieu que tardivement, sous le règne de Phocas, à la demande du pape Boniface IV (608-615) (2). Dès le iv^e siècle en Asie-Mineure, le temple d'Aphrodisias et celui de Rome et d'Auguste à Ancyre reçurent des adjonctions ou des retranchements qui en firent des basiliques à colonnes (3) ; à Aphrodisias en détruisant le mur de la cella et en le reportant au-delà de la

(1) GRÉGOIRE de Tours. — *Hist. franç.*, X, 31.

(2) *Liber Pontificalis*, ed Duchesne, LXVIII.

(3) STRZYG. *Kleinasien*, p. 44, 45.

colonnade extérieure on obtint une église pourvue de bas-côtés. A Cavesus (Syrie) le temple de Baal fut transformé d'une manière analogue (1). A Cirta, en Afrique, on utilisa le soubassement du temple du Capitole et une partie des murs de la cella ; à Tipasa l'église fut établie dans une synagogue qui avait elle-même succédé à un temple (2). A Vernègue, colonie de Marseille, située entre les vallées du Rhône et de la Durance, un temple grec devint une basilique chrétienne (3). A Athènes, le Parthénon fut changé en une église dédiée à la Sainte-Vierge. 3^o Enfin il y eut quelques basiliques civiles transformées en églises, mais les exemples en sont fort rares et assez tardifs. Tel est le cas de la basilique civile de Junius Bassus construite en 317 sur l'Esquilin. Devenue au v^e siècle la propriété de Valila, elle fut donnée à l'église romaine et le pape Simplicius, sans rien changer à sa décoration, en fit une église en l'honneur de saint André (4).

4. *Conclusion.* — Le problème de l'origine des églises est donc des plus complexes. Les témoignages historiques nous montrent qu'elles ne sont nullement des basiliques civiles désaffectées, mais la plupart du temps des maisons particulières ou des constructions originales, par exception seulement des temples païens. Les basiliques civiles avec leurs nefs séparées par des colonnes ont dû certainement servir de modèles aux architectes chrétiens, mais leur plan ne suffit pas à expliquer celui des églises et de bonne heure on a employé pour construire celles-ci des modèles tout

(1) TEXIER. — *Architect. byzant.*, p. 83.

(2) CABROL. — *Diction. d'Archéol.*, I, p. 666.

(3) TEXIER. — *Architect. byzant.*, p. 99, planche XI

(4) Elle fut détruite en 1686. DUCHESNE. — *Liber Pontif.*, p. 250.

différents. Si l'on cherche à classer les divers types de construction usités du iv^e au vi^e siècle on obtient en réalité trois classes de monuments : 1^o La basilique gréco-romaine avec charpentes et atrium ; 2^o La basilique voûtée d'Orient ; 3^o La construction centrale. Ce sont ces catégories que nous chercherons à décrire.

CHAPITRE PREMIER

LA BASILIQUE GRÉCO-ROMAINE

1. *Caractères généraux.* — La basilique gréco-romaine ou, comme on l'appelle souvent, la basilique latine paraît avoir été le type d'église le plus répandu dans le monde chrétien. On le trouve même au fond de l'Orient à côté des types indigènes, et, dans certains pays, en Italie, par exemple, on peut en suivre la persistance jusqu'au xiii^e siècle. Ses dispositions malgré quelques variantes répondent toujours au même plan. En avant une cour carrée, entourée de murs et bordée sur trois faces au moins de portiques soutenus par des colonnes, sert d'entrée à l'église proprement dite : c'est l'atrium. Il est orné au centre d'une fontaine d'ablutions. C'est là que se tiennent les classes de pénitents qui sont privés de l'assistance à l'office divin. La forme et les proportions de cette cour sont les mêmes que celles du peristylum que l'on trouve dans toutes les maisons importantes. L'église proprement dite présente à peu près la même ordonnance que

celle des basiliques civiles. C'est un long vaisseau divisé en plusieurs nefs par des rangées de colonnes qui supportent le mur, sur lequel on a établi les fermes d'une charpente, apparente ou dissimulée par un plafond. Cette salle éclairée par de larges fenêtres est le lieu d'assemblée de la communauté chrétienne qui s'y place suivant une hiérarchie bien déterminée ; à chaque nef correspond toujours une porte spéciale. Parfois une nef transversale, le transept vient donner à l'église la forme d'une croix ; cette nouvelle nef est généralement réservée à la liturgie. Au-delà du transept un espace carré plus ou moins développé forme le chœur où prennent place les chantres. Enfin la basilique se termine par une niche voûtée en cul-de-four au fond de laquelle se dresse le trône de l'évêque, entouré des bancs réservés au clergé : c'est l'abside, (presbyterium, ἱερατεῖον, concha, exedra...). Au devant se trouve l'autel, table ou sarcophage sur lequel on célèbre le saint sacrifice. Le grand arc qui limite la voûte de l'abside est l'arc triomphal. Telle est dans ses grandes lignes la disposition architecturale d'une basilique. Dans le récit d'un songe de saint Grégoire de Nazianze on voit fort bien quelle était la place de chacun des membres de la communauté : « Je me vis, dit-il, siéger sur un trône élevé au-dessus du sol. A mes pieds, à droite et à gauche siégeaient les prêtres, chefs du troupeau, revêtus de costumes splendides... Le peuple comme un essaim d'abeilles s'agitait autour des clôtures ; chacun cherchait à s'approcher de plus près. D'autres s'écoulaient sous les portiques sacrés, avides d'entendre et d'un pas pressé... Du haut des tribunes les jeunes filles et les graves matrones

tendaient l'oreille pour écouter mes paroles (1) ».

2. *La basilique gréco-romaine en Orient.* — Nous réserverons la question de savoir si le type de la basilique gréco-romaine et celui de la basilique civile elle-même sont des créations orientales et hellénistiques. Ce qui est certain c'est que ce type se rencontre fréquemment en Orient. Il a été usité à Salonique et à Constantinople, où on le retrouve à une époque très postérieure. En Asie Mineure les exemples relevés par M. Strzygowski sont situés dans la partie ouest et sur les côtes. Des traces de basiliques avec atrium se voient même en Syrie et en Egypte. L'église de la Nativité à Bethléem, celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem étaient bâties sur ce plan. L'église du Saint-Sépulcre fondée par Constantin en 326 était précédée de deux atriums qui l'isolaient de la ville ; l'intérieur était divisé en cinq nefs par une double rangée de colonnes de marbre superposées ; l'étage supérieur encadrait des tribunes ; les bas côtés étaient séparés par des piliers carrés ornés d'une bordure de feuilles d'acanthé. L'église se terminait par une abside à ciel ouvert soutenue par douze colonnes au milieu de laquelle se dressait le cube du Saint-Sépulcre étincelant de marbres et de dorures tandis que la dernière des nefs de gauche était interrompue par le rocher du Golgotha. Les nefs étaient couvertes d'un plafond caissonné décoré de peintures d'or. Malgré des dispositions exceptionnelles, nous retrouvons là le plan des basiliques gréco-romaines. Il en était de même en Asie Mineure, à Pergame (iv^e siècle), à

(1) P. G. XXXVII, 1254 et ss.

Kardamena dans l'île de Cos (v^e siècle), à Aladscha Kisle en Lycie (fin du iv^e siècle) où l'on voit les restes de l'atrium carré au milieu duquel était une fontaine, à Sagalassos au sud du Taurus ; ici la déclivité du terrain avait empêché de construire un atrium ; le transept était très accusé et séparé des nefs latérales par une colonnade intermédiaire ; l'abside avait la forme d'un demi hexagone ; la plupart des matériaux et les colonnes ioniques avaient été empruntées à un temple d'Apollon.

3. *Rome et Italie.* — Des nombreuses basiliques élevées à Rome par Constantin ou sous son règne, il ne reste à peu près rien : c'est à peine si l'on possède encore deux ou trois monuments du v^e siècle qui n'aient pas été défigurés par les restaurations et les additions. L'église métropolitaine de Rome, la basilique Saint-Jean de Latran, donnée par Constantin au pape Saint-Sylvestre, s'écroula en 897 et la basilique actuelle remaniée sous Innocent X (1644-55) ne renferme plus aucune trace de la basilique constantinienne. Cette basilique avait cinq nefs qui aboutissaient à un vaste transept ; l'abside en hémicycle était entourée à l'extérieur d'un portique ajouté au v^e siècle par le pape saint Léon ; à l'entrée il n'y avait pas d'atrium, mais un narthex ou vestibule sur lequel s'ouvraient cinq portes ; dans la grande nef, entre les hautes fenêtres, des pilastres cannelés correspondant aux colonnes, supportaient la charpente ; les bas-côtés couverts par un toit à un seul versant étaient séparés en deux galeries par une file de colonnes plus petites que celles de la grande nef ; sur ces colonnes retombaient les arcades qui supportaient les char-

pentes latérales : la basilique Ulpia avait fourni le modèle de ce procédé.

C'est d'ailleurs à Rome qu'il est le plus facile de saisir le lien qui rattache les basiliques religieuses aux basiliques civiles. La basilique Ulpia avec ses cinq nefs et son transept, paraît avoir inspiré le plan des grandes basiliques, le Latran, Saint-Pierre et Saint-Paul hors les murs.

La basilique de Saint-Pierre fut fondée par Constantin après sa victoire du pont Milvius sur la voie Aurélia, près du cirque de Néron. Elle fut destinée à enfermer les sépultures de saint Pierre et des premiers papes ses successeurs, situées au pied de la colline Vaticane, dont les anfractuosités forment aujourd'hui les grottes vaticanes. Consacrée le 18 novembre 324, elle fut surchargée au cours du moyen âge de bâtiments supplémentaires et détruite au xvi^e siècle pour être remplacée par la basilique actuelle. On y accédait d'abord par un vaste atrium entouré de portiques sur ses quatre côtés ; le mausolée d'Hadrien avait fourni les colonnes nécessaires à les soutenir. Les cinq nefs de l'église étaient séparées par quatre rangées de vingt-deux colonnes ornées de chapiteaux corinthiens en marbre de Paros et surmontées d'un entablement de marbre qui supportait les murs latéraux. La longueur des nefs atteignait 88 mètres ; la grande nef avait 23 mètres de large ; comme au Latran les colonnes des nefs latérales étaient surmontées d'arcades. Les colonnes, inégales de diamètre ou de hauteur, étaient en marbre blanc de Paros ou en marbre polychrome d'Afrique. Cinq arcades mettaient les nefs en communication avec un large transept sur lequel

s'ouvrait l'abside élevée sur sept degrés de porphyre rouge de chaque côté de l'autel. En avant, un portique de douze colonnes conduisait à la confession, située sous le maître-autel ; dans le sol de cette crypte s'ouvrait un puits rectangulaire fermé par deux grilles et communiquant avec la chambre souterraine où était le tombeau de l'apôtre. La décoration intérieure de la crypte et de la basilique était remarquable ; les nefs étaient pavées de losanges et de rosaces de porphyre séparées par des bandes de marbre. Les marbres précieux et les mosaïques couvraient les murs ou les voûtes ; les colonnes de marbre de Paros qui précédaient la confession étaient surmontées de statues d'argent.

La basilique de Saint Paul hors les Murs construite par Constantin sur la voie d'Ostie, à l'endroit où l'apôtre saint Paul était enterré, incendiée, puis restaurée sous le pape Léon I^{er} avec le secours de l'impératrice Gallia Placidia, a disparu définitivement à la suite du grand incendie de 1823. La basilique du v^e siècle construite sur le même plan que le Latran et Saint-Pierre, avec cinq nefs et un transept en différait par une disposition architecturale qui devait s'imposer définitivement à tous les architectes : au lieu d'un entablement, les colonnes de marbre cannelé, qui séparaient la grande nef des nefs latérales, supportaient des arcades en plein cintre ; le transept se terminait par un arc triomphal large de 14 mètres ; une confession était placée sous le grand autel.

Une seule église de Rome a conservé à peu près l'aspect qu'elle avait au v^e siècle : c'est Sainte-Marie Majeure élevée par le pape Sixte III (432-440) ; le portique qui la précède date du xviii^e siècle. L'église

a 100 mètres de long et 32 mètres de large ; elle est divisée en trois nefs par deux rangées de dix-huit colonnes de marbre dont les chapiteaux ioniques soutiennent un entablement décoré de rinceaux ; au-dessus s'ouvrent de larges fenêtres à plein cintre qui éclairent la nef ; la charpente est masquée par un plafond caissonné, dû à Sangallo et placé sous Alexandre VI.

Un grand nombre d'autres basiliques de Rome présentent aujourd'hui les dispositions d'une basilique primitive : la plupart ont été bâties ou remaniées à une époque très postérieure au v^e siècle. Telles sont : les basiliques de Sainte-Croix en Jérusalem, construite au iv^e siècle pour abriter un fragment de la Vraie Croix ; Sainte-Sabine, aux colonnes corinthiennes surmontée d'arcades, bâtie sur l'Aventin au v^e siècle ; Saint-Laurent hors les Murs, formé de la réunion de deux églises dont les absides se touchaient ; Saint-Clément, reconstruit au xi^e siècle sur le plan d'une basilique du iv^e siècle : avec son atrium carré, ses trois nefs sans transept, son chœur élevé, son abside, c'est l'église de Rome qui donne le mieux l'idée de ce que pouvait être une basilique du v^e siècle ; on a découvert au-dessous de ses fondations une église souterraine et une ancienne grotte mithriaque.

Dans le reste de l'Italie, comme à Rome, la forme basilicale est restée longtemps prédominante, mais aucun monument des iv^e ou v^e siècles ne s'est conservé intact. La basilique Saint-Ambroise de Milan, consacrée en 386, possède encore une abside centrale percée de trois fenêtres dont l'antiquité est très grande ; cette disposition est étrangère à la basilique gréco-

romaine et paraît provenir d'Orient. A Ravenne, où la communauté chrétienne s'était réunie jusque-là dans de véritables granges, la première église fut construite par l'évêque Saint-Ursus en 385 avec le concours de tout le peuple ; les grandes églises de Saint-Apollinaire in Classe et Saint-Apollinaire Nuovo commencées à la fin du v^e siècle, appartiennent par leur décoration au domaine de l'art byzantin. A Naples la basilique de Sainte-Restitute devait son origine à Constantin ; au v^e siècle l'évêque Etienne éleva contre cet édifice une autre basilique qui formait avec elle un angle droit : les deux églises avaient un atrium commun. De cette époque date aussi la basilique du Sauveur fondée par l'évêque Saint-Sévère (363-409) et dont on a retrouvé l'abside en 1880 ; cette abside était percée de fenêtres et ses archivoltes retombaient sur deux colonnes de granit oriental ; d'autres détails de décoration, les tailloirs en forme de coussinets qui supportent les chapiteaux antiques, l'aspect du monogramme qui les orne, indiquent une influence syrienne (1). A la même école devait appartenir le monument le plus considérable qui s'élevât alors dans l'Italie méridionale, le martyrium de Saint-Félix à Nole, composé de cinq basiliques disposées en étoile autour du tombeau du saint. La dernière de ces basiliques élevée en 410 par l'évêque Saint-Paulin, noble de Bordeaux émigré en Italie, comprenait cinq nefs et trois absides ; l'abside du milieu était percée de trois larges baies qui permettaient d'apercevoir le tombeau ; une disposition analogue se voyait

(1) BERTAUX. — *L'art dans l'Italie méridionale*, p. 33-39.

à Kalat en Syrie autour de la colonne de Saint-Siméon Stylite ; la basilique [de Saint-Paulin était d'ailleurs précédée d'un atrium et comprenait cinq nefs, mais l'on peut voir qu'il y avait quelques différences entre les procédés en usage à Rome et ceux de l'Italie méridionale.

4. *Afrique*. — La divergence augmente encore, si nous considérons les églises d'Afrique dont les fouilles de ce dernier quart de siècle ont permis d'apprécier toute l'originalité. La forme basilicale paraît avoir été à peu près la seule employée dans les monuments multiples dont on retrouve aujourd'hui les ruines, mais avec des caractères locaux très particuliers. C'est d'abord l'absence à peu près complète d'atrium, et complète de transept ; l'atrium existe seulement dans quelques monuments, à Tebessa par exemple ; il est remplacé souvent par un portique qui règne sur la façade et que soutiennent des colonnes. Le plan à trois nefs domine, mais on trouve des églises à cinq et même à sept nefs, comme à Sainte-Salsa de Tipasa où l'on ajouta même deux nefs supplémentaires en divisant en trois galeries le vaisseau central jugé trop large ; par contre des basiliques assez importantes ont une nef unique. Le presbytérium se compose d'un espace carré et d'une abside, quelquefois couverte d'un simple toit, et toujours plus élevée que le reste de l'église ; les absides voûtées renferment parfois des tubes d'argiles dissimulés dans leur maçonnerie. Un autre détail particulier à l'Afrique est l'absence complète d'entablements ; les colonnes qui séparent les nefs supportent toujours des arcades qui retombent directement sur elles ; bien plus, ces

colonnes sont souvent remplacées comme en Orient par des piliers quadrangulaires. M. Gsell cite même un exemple, Ksar-Tala en Algérie, où des piliers cantonnés de deux colonnes alternent avec des colonnes monocylindriques. Sous les absides sont construites des cryptes où l'on conserve les sépultures des martyres ; les fidèles n'y ont aucun accès, mais peuvent seulement voir le tombeau à travers d'étroites ouvertures, *fenestellæ*.

Tous ces édifices dont le nombre est surprenant paraissent avoir été construits à la hâte avec plus de ferveur que de véritable goût. Les murs étaient la plupart du temps en blocage séparé par des chaînes de pierres de taille ; le grand appareil est très rare. Pour enrichir les basiliques on a mis au pillage les monuments païens et surtout les temples qui ont fourni la plupart des colonnes et des morceaux d'entablement. On ne craignait pas d'employer ces débris sans discernement et souvent à contre-sens ; non seulement, comme plus tard dans les mosquées arabes, les colonnes étaient disparates ou de hauteur inégale, mais à Guelma des chapiteaux doriques sont employés comme bases ; à Tizirt un fronton au lieu d'être supporté par des colonnes, repose sur un mur plein et la base d'une colonnette s'appuie sur son angle terminal : c'est le renversement de toutes les règles de l'art antique. De même les chapiteaux étant destinés à supporter désormais la retombée des arcades, il a fallu leur donner des formes plus lourdes et plus massives ; les volutes ioniques, les feuilles d'acanthé corinthiennes s'y montrent sans aucun relief et le tailloir est souvent orné d'un sym-

bole chrétien, calice, grappe de raisin, monogramme.

De toutes les basiliques africaines, une seule est datée d'une façon certaine, c'est celle d'Orléansville, consacrée en 324. Un grand nombre cependant doivent remonter à l'époque constantinienne, comme l'indique leur situation excentrique à l'extérieur des villes. Telle est la basilique de Damous-el-Karita près de Carthage, retrouvée en 1878 et connue par les fouilles du père Delattre : elle était séparée en neuf nefs par 8 rangées de 12 piliers ; la nef principale avait une largeur de 12^m,80. A l'est elle était terminée par une abside, mais à l'ouest l'atrium avait aussi la forme d'un hémicycle entouré d'un portique et, au sommet de la courbe se trouvait une de ces absides en forme de trèfle qui ne sont pas rares en Afrique et dont les absidioles renfermaient des sarcophages ; à la croisée du transept était un ciborium supporté par des colonnes de marbre vert dont les bases et les chapiteaux étaient de marbre blanc. — L'ancienne Rusuccuru aujourd'hui Tigzirt (Algérie), ne comptait pas moins de quatre basiliques, parmi lesquelles se trouve l'une des plus grandes de toute l'Afrique : ses nefs étaient séparées non par des colonnes, mais par de gros piliers en pierre de taille : au-devant de l'abside, à laquelle on accédait par deux escaliers de quatre marches, était une colonnade de trois travées, composée de huit colonnes accouplées deux à deux ; de chaque côté de l'abside se trouvaient deux pièces carrées qui servaient de sacristies : des portes ménagées dans l'abside y donnaient accès et on a retrouvé sur leurs linteaux les traces de clous qui servaient à fixer les rideaux. Les collatéraux étaient surmontés de tri-

bunes et communiquaient par une galerie établie derrière la façade. Un détail particulier à Tigzirt est l'importance des « dossierets », coussinets composés de pierres variant de 1 mètre à 0^m, 50 de large sur 0^m, 30 de hauteur et qui servaient à asseoir mieux le poids de l'arcade sur le chapiteau ; ces dossierets sont couverts de sculptures variées.

Tigzirt nous montre ce qu'était une basilique africaine à la fin du v^e siècle. L'ensemble considérable de ruines que l'on a découvert à Tebessa surtout, dans les fouilles de 1891-92, semble appartenir à des époques très diverses. La grande basilique dédiée à Sainte-Crispine, martyre à Tebessa en 304, paraît dater du iv^e siècle. Elle est précédée d'un atrium carré entouré de portiques auquel on montait par un escalier de quinze degrés ; trois portes formaient l'entrée des trois nefs, que séparaient deux rangées de douze colonnes et que terminait une abside flanquée de deux salles carrées. A l'est se trouvait en dehors de l'église, mais communiquant avec elle, une salle en forme de trèfle, où l'on a cru reconnaître les restes du tombeau de Sainte-Crispine. Au v^e siècle on construisit des tribunes et, aux murs extérieurs, on appuya une série de petites cellules sans communication entre elles qui donnent à cette basilique un aspect des plus curieux. La plupart des détails de cette architecture africaine diffèrent d'ailleurs entièrement de ceux qui distinguent les basiliques romaines ; elles n'ont guère avec celles-ci qu'un trait commun : l'absence complète de voûtes et l'emploi exclusif des charpentes. Pour le reste elles semblent se rattacher au système d'architecture de l'Orient. L'Afrique forme ainsi une

région de transition entre deux écoles artistiques.

5. *Espagne, Gaule, Bretagne.* — Le reste de l'Occident n'offre plus d'ensembles de monuments du iv^e et du v^e siècle que l'on puisse comparer à ceux de l'Italie ou de l'Afrique ; les invasions et les reconstructions d'église ont fait disparaître presque entièrement les édifices de cette époque ; les débris mêmes que l'on peut étudier ne sont pas de date très certaine. En Espagne, à Mérida et aux environs de Cordoue on trouve des chapiteaux analogues à ceux des basiliques d'Afrique, mais est-il bien certain, comme le prétendent certains érudits, que l'arc en fer à cheval s'y soit introduit dès l'époque des Wisigoths ? En Irlande quand le christianisme s'introduisit au iv^e siècle, on ne renonça pas, pour construire des églises aux coupoles en encorbellement, aux murs inclinés vers l'intérieur dont les assises finissent par se rejoindre pour former une voûte, aux portes plus larges à la base qu'au sommet, dont le lourd linteau est à peine dégrossi, à tous les procédés en un mot dont la tradition remonte aux âges préhistoriques et qui font songer à l'architecture de Mycènes. En Angleterre tous les édifices religieux furent détruits par les Anglo-Saxons et ce fut seulement après la conversion de ces peuples au christianisme, c'est-à-dire au vii^e et au viii^e siècle que l'on y élève de nouvelles églises à l'architecture tout à fait barbare ; le plan de la basilique gréco-romaine y paraît tout à fait abandonné.

En Gaule enfin nous ne connaissons à peu près rien des basiliques détruites par les invasions du v^e siècle et c'est à peine si nous pouvons, d'après

quelques débris et les témoignages des chroniques, nous représenter l'aspect des églises élevées à l'époque mérovingienne. La basilique de Saint-Martin de Tours élevée en 472 par l'évêque Perpetuus est une des seules qui aient pu survivre aux invasions ; elle dura jusqu'aux invasions normandes ; elle offrait le plan d'une basilique gréco-romaine avec un atrium, des nefs séparées par des colonnes et une abside unique ; des fouilles récentes ont mis à jour les restes d'un déambulatoire du ^x^e siècle que des érudits ont attribué à tort à l'église de Saint-Perpetuus. Le texte de Grégoire de Tours ne parle nullement d'une galerie circulaire flanquée d'absidioles qui aurait fait le tour du chœur ; ce plan eût été si exceptionnel à cette époque qu'il n'aurait pas manqué de le mentionner dans la description qu'il fait de son église épiscopale.

Un des monuments les plus précieux des premiers âges du christianisme gaulois est le temple Saint-Jean de Poitiers, dont le mystère a été pénétré, grâce aux belles études du père de la Croix qui a pu restituer, malgré les additions postérieures, le plan du monument primitif construit au ^{iv}^e siècle : c'était à l'origine un rectangle, flanqué de bâtiments en saillie, qui servait de baptistère. Après avoir franchi un porche on entrait dans la salle de la piscine qui communiquait avec les vestiaires par des portes ornées de colonnes jumelles ; on descendait par trois marches dans la piscine qu'un aqueduc d'époque romaine alimentait. Au ^{vii}^e siècle probablement on ouvrit sur cette salle trois absidioles, une pentagonale à l'est, deux rectangulaires au nord et au sud ; le porche et

les vestiaires disparurent et des contreforts furent ajoutés aux angles sud-est et nord-est. Dans son état actuel le monument porte la trace des remaniements du ^xⁱ^e et du ^{xiii}^e siècle, mais les façades avec leurs corniches décorées d'entrelacs et leurs arcatures triangulaires, dans l'intérieur desquelles on a sculpté des rosaces, paraissent dater du ^{vii}^e siècle.

Il y eut à l'époque mérovingienne un grand nombre d'églises construites sur le modèle des basiliques gréco-romaines ; cependant la Gaule paraît avoir eu son style particulier dans lequel on trouve à la fois des éléments barbares, des influences apportées d'Orient par des colonies de Syriens, qui formaient la population commerciale des villes, et des dispositions dûes aux habitudes religieuses des barbares. Les constructions en bois semblent avoir été assez nombreuses ; des églises en bois s'élevaient à Thiers (Puy-de-Dôme), à Reims, à Strasbourg, à Brives, etc... ; les basiliques en pierre elles-mêmes furent souvent surmontées à la croisée du transept d'une tour-lanterne en bois ; Grégoire de Tours décrit celle de l'église Saint-Antolianus à Clermont ; au-dessus de l'autel on avait élevé quatre murs soutenus par des colonnes de marbre ; ces murs étaient couverts d'un plancher sur lequel se dressait un pavillon à plusieurs étages en retrait percé d'arcades circulaires ; une flèche élevée en formait l'extrémité. On peut saisir dans cette innovation une des origines des tours lanternes si usitées dans l'architecture romane. L'influence orientale paraît s'être fait sentir surtout dans l'ornementation et la sculpture. Enfin la popularité dont jouissait le culte des saints à l'époque mérovingienne donna

une grande importance à la « confession » placée sous le chœur et destinée à enfermer de précieuses reliques. Comme le chœur était élevé de plusieurs marches au-dessus du niveau de l'église, on put pratiquer entre les deux escaliers qui y conduisaient de petites fenêtres qui servaient aux fidèles à considérer et même à toucher le tombeau vénéré. Au VII^e siècle on construisit même sous l'abside de véritables cryptes recouvertes de voûtes d'arêtes telles que les cryptes de Jouarre. On trouve donc dans les basiliques mérovingiennes des détails d'une grande originalité et qui devaient se perpétuer plus tard dans l'architecture romane, mais dans leur ensemble les édifices gaulois, couverts de charpentes, formés de nefs séparées par des colonnes et aboutissant à un transept, restaient fidèles au plan de la basilique gréco-romaine.

CHAPITRE II

LA BASILIQUE ORIENTALE

1. *Asie mineure.* — Tandis qu'en Occident régnait une forme d'architecture assez disparate, compromis entre la maison antique et la basilique civile, l'Orient avait adopté de bonne heure, pour répondre aux besoins du culte, un type d'édifice dont ses traditions nationales lui avaient fourni le modèle. Ce type, dont le caractère essentiel est d'être voûté, répondait tellement bien aux aspirations de durée qui animaient les

constructeurs d'églises, qu'il devait finir par triompher dans la chrétienté. C'est dans l'intérieur de l'Asie Mineure, où aboutissaient toutes les grandes routes de l'Orient, celles de la Mésopotamie et de l'Arménie en particulier, que l'on trouve à une époque très ancienne différents types de basiliques voûtées qui devaient prendre plus tard un grand développement.

A Binbirkilisse (les mille Eglises), au sud de Konieh, dans un pays aujourd'hui désert, la mission autrichienne, dont les recherches ont été commentées par M. Strzygowski, a retrouvé les ruines de neuf basiliques, d'un bâtiment octogonal et d'une salle triflée. La principale basilique, située à l'est de la ville, atteint 68^m de long sur 33^m de large. Chacune d'elles se composait de trois nefs, mais la nef principale était couverte d'une voûte en blocage qui reposait sur des piliers à colonnes engagées par l'intermédiaire d'arcades formées de claveaux appareillés. Le mur n'a pas d'autre ornement qu'une simple moulure, au dessus de laquelle sont percées des fenêtres en plein cintre. Le pilier à colonne engagée est un élément entièrement étranger à l'architecture antique. L'entrée et la façade offrent aussi des dispositions remarquables : elles ne comportent pas d'atrium, mais un vestibule, un narthex, limité à droite et à gauche par deux massifs quadrangulaires, sur lesquels s'élevaient deux tours carrées ; entre elles se développait une façade très simple percée de fenêtres en plein cintre quelquefois géminées. L'abside était toujours orientée à l'est ; cette règle, qui devait prévaloir dans toute la chrétienté, se trouve constamment observée dans toutes

les basiliques dérivées du type oriental, en Afrique et à Ravenne par exemple. Cette abside a souvent une forme carrée; elle est accompagnée de deux petites chambres plus petites qui terminent les nefs latérales. Les axes affectent quelquefois la forme de fer à cheval qui devait caractériser plus tard l'architecture musulmane et il en est quelquefois de même de l'ouverture de l'abside. Enfin ces monuments sont construits en bel appareil; à l'intérieur, des fresques devaient former la principale ornementation.

A Kodscha-Kalessi, dans le Taurus, apparaît dès le IV^e siècle le type de la basilique à coupoles, qui serait dérivé, d'après M^r Strzygowski d'une des églises de Bînbirkilisse : sur deux travées de la grande nef la voûte en berceau est coupée par une coupole soutenue par des trompes d'angles encadrées de colonnettes et des piliers. On trouverait donc en Asie Mineure dès le IV^e ou le V^e siècle la solution du problème qui consiste à passer du plan carré au plan circulaire au moyen de niches ou trompes d'angles. C'est là un procédé d'origine persane qui était pour ainsi dire d'un emploi national en Asie. De plus la coupole de Kodscha-Kalessi est surmontée d'un tambour percé de fenêtres et il fallut attendre le X^e siècle pour que ce procédé s'implantât dans l'architecture byzantine. Du plan de Kodscha-Kalessi sont dérivées plusieurs églises d'Asie-Mineure. A Utschajak en Cappadoce, située dans la courbe de l'Halys on trouve un plan un peu différent : c'est une réunion de deux églises géminées ayant chacune leur entrée, leur nef carrée surmontée d'une coupole, leur abside. Les coupoles sont soutenues par quatre gros piliers que relie des

arcs ; les murs sont construits en brique, ce qui est rare en Asie-Mineure. L'église devait être dédiée à deux saints et c'est ce qui explique sa disposition exceptionnelle.

2. *Syrie*. — L'architecture des basiliques syriennes offre de nombreux rapports avec celles d'Asie Mineure et il est probable que les monuments de ces deux pays sont issus d'un type commun. En Syrie cependant, la voûte est rare dans les basiliques importantes, mais la charpente est remplacée quelquefois, à cause du défaut de bois, par un dallage en pierre ; par contre on retrouve dans les basiliques syriennes l'absence d'atrium, la façade formée d'un narthex compris entre deux tours d'angle qui débordent souvent au delà des nefs, l'emploi des piliers quadrangulaires pour supporter les colonnes et enfin l'usage d'un magnifique appareil qui a pu résister victorieusement aux siècles. L'église syrienne, telle que M^r de Vogüe en a présenté la restitution, fait songer bien plus à l'église romane qu'à la basilique gréco-romaine ; elle semble rejeter de parti pris les règles de l'architecture antique : à Tourmanin (Syrie centrale) l'abside est ornée de deux rangs de colonnettes directement superposées sans l'intermédiaire d'architrave, de frise ou de corniche. Cette église assise sur un soubassement qui lui donne un grand caractère, s'ouvre à la façade par une large arcade surmontée d'une terrasse et flanquée de deux tours carrées ; la terrasse est surmontée d'une sorte de loggia très élégante.

Les mêmes dispositions se retrouvent à Qalb-louzeh qui présente à son étage supérieur une rangée de

fenêtres alternant avec des colonnettes géminées qui formaient corbeau pour supporter la charpente ; les bas-côtés étaient couverts de dalles de pierre. Enfin il faut noter qu'en Syrie comme en Asie Mineure les absides étaient percées de fenêtres.

3. *Egypte*. — Après sa conversion au christianisme, l'Egypte abandonna l'art hellénistique qui n'avait eu sur elle qu'une influence superficielle et créa un type d'architecture religieuse très voisin de la basilique à coupole d'Asie Mineure. Le bois leur manquant, les architectes coptes employèrent la voûte, et la voûte en anse de panier construite sans cintrage, mais leur amour de la ligne horizontale était tel qu'ils n'hésitèrent pas à exhausser les murs latéraux et à couvrir l'extrados de leurs berceaux sous un toit en terrasse ; au monastère de Saint-Siméon à Assouan, un des plus anciens monuments religieux d'Egypte, le berceau qui couvre la nef repose sur un mur en briques crues plaqué à l'intérieur du mur de pierres qui forme ainsi comme un contrefort continu autour de l'édifice. Les nefs de ces églises, par exemple celle du Deïr-el-Abiad (couvent Blanc), fondé dans la Thébaïde par Schenoudi en 310, sont interrompus par des coupoles à trompes d'angles analogues à celles d'Asie Mineure ; mais la coupole sphérique convenait mal aux aspirations vers l'infini qui caractérisent l'esprit religieux des Coptes ; ils adoptèrent la coupole ovoïde dont l'architecture arabe devait hériter. Celle du Deïr-el-Abiad a 19 mètres de haut et se dresse sur un carré de 7 mètres de côté. Bien plus dans la Haute-Egypte les sanctuaires sont parfois couverts de trois coupoles. Le même mode de couverture est adopté pour des

édifices de dimension plus restreinte, par exemple pour les chapelles funéraires de Baouit (v^e siècle) retrouvées sur la rive gauche du Nil au sud d'Hermopolis. Ces éléments étrangers à l'art antique se trouvent d'ailleurs superposés à des colonnes corinthiennes ou composites ; le pilier n'eut pas en Egypte la même fortune qu'en Syrie ou en Asie Mineure ; par contre la coupole ovoïde bâtie sans cintrage par anneaux concentriques devait devenir l'élément national de l'art copte. Avec des différences de détails l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte présentent donc un type d'édifice religieux totalement différent de celui de la basilique gréco-romaine, mais dans cet Orient alors en pleine prospérité devait naître une troisième forme d'édifice qui allait s'imposer à toute la chrétienté, le martyrium ou édifice à construction centrale.

CHAPITRE III

LES CONSTRUCTIONS A PLAN CENTRAL

MARTYRIA, BAPTISTÈRES, ÉGLISES RONDES, CRUCIFORMES, OCTOGONALES.

1. Les origines. — A côté des basiliques à la forme allongée s'élevèrent de tous côtés dans les pays chrétiens des constructions de forme ronde ou polygonale recouvertes d'une coupole. L'origine de cette architecture est païenne et probablement hellénistique ; les monu-

ments consacrés aux héros, les ἡρώα, affectaient toujours cette forme. Le Panthéon de Rome élevé sous Hadrien, avec sa rotonde percée de niches et surmontée d'une coupole est un ἡρώον agrandi. A Gaza s'élevait encore au v^e siècle un temple hypètre de forme circulaire, le Marnion, qui se composait de deux portiques concentriques soutenus par des colonnes : il fut donné par Arcadius et Eudoxie à l'évêque qui éleva une église sur le même plan (1) ; ce fut d'ailleurs en Orient que les chrétiens élevèrent pour leur usage les premières constructions à plan central et à l'exemple des ἡρώα païens, elles furent d'abord destinées à servir de sépultures aux martyrs les plus vénérés ; dès l'origine elles atteignirent des dimensions assez considérables qui en faisaient des églises funéraires. Au milieu des ruines de Binbirkilisse se trouve une construction octogonale qui paraît avoir eu cet usage. Au iv^e siècle, Saint-Grégoire Nazianze et Saint-Grégoire de Nysse décrivent des « martyria » analogues élevés dans leur ville épiscopale ; le premier de ces monuments fut fondé par le père même de Saint-Grégoire de Nazianze, c'est-à-dire dans la première partie du iv^e siècle. D'Orient la construction à plan central se répandit en Occident ; elle y eut en général des dimensions plus restreintes et l'on s'en servit souvent pour construire des baptistères indépendants des églises.

2. *La Construction à plan central en Orient.* — En Orient le plan habituel du martyrion est l'octogone surmonté d'une coupole conique qui s'appuie sur de

(1) *Strzygowski*. Kleinasion, p. 101. Voy. la discussion de *Millet*, *Revue Archéologique*, 1905 I, p. 96.

petites trompes d'angle ou d'une coupole octogonale qui épouse la forme du plan. Tel devait être le monument octogonal de Binbirkilisse : il en reste un détail caractéristique qui donnait au monument un aspect bizarre : c'est une fenêtre en plein cintre coupée en deux parties par un angle du monument. A côté de cette fenêtre s'ouvre une abside de forme polygonale voûtée en berceau ; l'entrée était précédée d'un narthex ; la coupole, dont le monument devait être surmonté, a disparu ; un deuxième rang de fenêtres l'éclairait à l'étage supérieur. Le martyrion décrit par Saint-Grégoire de Nysse devait être bâti sur le même plan ; il se composait de quatre salles en forme de croix reliées à une salle centrale par des arcades et réunies à l'extérieur de manière à former un octogone ; les bras de la croix alternaient donc avec des exèdres en hémicycle ; l'ensemble du monument était placé au milieu d'un atrium carré.

Des ruines d'octogones plus simples ont été retrouvées en Asie Mineure à Isaura (Ulu Bunar) et à Soasa (Cappadoce), au nord-ouest de Césarée. A Isaura le toit était supporté par huit colonnes et à l'est se trouvait une petite abside demi-circulaire éclairée par quatre fenêtres. A Soasa la coupole s'appuyait sur des piliers par l'intermédiaire de huit grands arcs de 2^m,30 d'ouverture ; au-dessus s'ouvraient huit fenêtres en plein cintre ornées de moulures. Il y avait donc des bas-côtés autour de la salle principale et l'on trouve le même parti adopté à Hiérapolis, où la voûte de ce pourtour est divisée alternativement en rectangles et en triangles ; il est intéressant de trouver résolu dès ces époques lointaines un problème qui s'imposera aux

architectes romans ou gothiques lorsqu'ils voudront construire des déambulatoires circulaires autour du chœur de leurs églises.

La Syrie et la Mésopotamie offrent un type d'octogone plus compliqué, l'octogone à tribunes, qui paraît avoir été la forme adoptée par le père de Grégoire de Nazianze. Telle était la disposition du martyrium somptueux fondé par Constantin à Antioche en 331 et achevé sous Constance par le comte Gorgonios : sa coupole fut détruite en 526 par un tremblement de terre. Une église analogue fut élevée aux frais de Sainte-Hélène par l'architecte Eustathe à Jérusalem sur la montagne des Oliviers ; elle était entourée d'un portique extérieur supporté par des colonnes (1). Dans la Syrie centrale, l'octogone de Saint-Georges d'Ezra construit d'après une inscription en 515 s'est conservé jusqu'à nos jours et est encore livré au culte. Le plan consiste en deux octogones concentriques inscrits dans un carré : celui du centre est couronné d'une coupole ovoïde de 10 mètres de diamètre soutenue par huit piliers : le passage du plan circulaire à l'octogone se fait par deux assises superposées, l'une de seize, l'autre de trente deux côtés. La coupole élevée sur tambour est percée de petites fenêtres ; tout autour de l'édifice règne un étage de tribunes. Il en est de même à Bosra, mais ici au lieu de l'octogone, on a une construction circulaire inscrite dans un carré et pourvue d'un bas-côté annulaire ; la coupole trop lourde fut renversée par un tremblement de terre. Le plan de Bosra se retrouve à Constantina. (Wirans-

(1) COURET. — La Palestine sous les empereurs grecs, p. 23.

chehr, au nord de la Mésopotamie), fondée par Constantin après sa victoire sur les Perses ; la rotonde de 32^m de diamètre était surmontée d'une coupole soutenue par huit piliers dont quelques uns sont encore debout ; à l'est s'ouvrait un chœur de 22^m de long terminé par une abside en hémicycle ; à l'ouest était un narthex carré flanqué de deux tours carrées entre lesquelles se trouvait une loggia qui donnait accès aux tribunes ; des salles semblables paraissent avoir existé au nord et au sud.

Dans tout l'Orient le plan du martyrium circulaire ou octogonal paraît avoir joui d'une grande faveur ; il pouvait atteindre les dimensions d'une église, comme à Wiranschehr ou dans l'église circulaire de St-Grégoire l'Illuminateur, l'apôtre de l'Arménie, construite au vi^e siècle à Etschmiadzin ; ce n'était souvent qu'une petite chapelle funéraire, comme à Baouit en Egypte, où M. Clédât a retrouvé plus d'une centaine de ces petits édifices recouverts de coupoles ; plus tard ce plan devait se transmettre à l'art byzantin et son chef-d'œuvre devait être réalisé dans l'église Sainte-Sophie.

3. *La construction à plan central en Occident.* — En Occident les seules constructions à plan central qui subsistent encore sont de petites dimensions, mais il semble d'après les témoignages que de grandes églises circulaires ou octogonales y ont été élevées dès le iv^e siècle. Constantin, qui avait fait construire le martyrium d'Antioche, dota sa nouvelle capitale, Constantinople, d'un monument semblable. La première église des saints Apôtres, en effet, à la fois église, martyrium et mausolée destiné à la sépulture impériale avait la forme

d'une croix grecque placée comme le martyrium de Nysse au milieu d'un atrium carré. A Milan, qui fut résidence impériale de 293 à 404, l'église Saint-Nazaire, anciennement des saints Apôtres, fut bâtie par saint Ambroise sur le modèle de l'église de Constantin; dans la même ville l'église Saint-Laurent était couverte d'une coupole. Mais la plupart du temps ces édifices ne furent que des chapelles sépulcrales ou des baptistères qu'on prit l'habitude d'élever au dehors des églises.

Dès l'époque constantinienne on trouve à Rome des monuments de ce genre. Près de la basilique des saints Pierre et Marcellin s'éleva le mausolée de Sainte-Hélène dont le gros œuvre subsiste encore. C'était une rotonde à deux étages surmontée d'une coupole, percée à l'intérieur par huit niches, quatre rondes et quatre carrées; dans une de ces niches, qui faisait face à l'entrée, était placé le grand sarcophage en porphyre rouge de Sainte-Hélène, aujourd'hui au musée du Vatican. De la même époque date le mausolée de Sainte-Constance, construit à la demande de Constance, fille de Constantin pour servir de baptistère; le pape Saint-Sylvestre y baptisa la femme et la fille de l'empereur; celle-ci y fut plus tard ensevelie. Ce monument bien conservé se compose d'une rotonde, surmontée d'une coupole et flanquée de bas-côtés ainsi que d'un portique extérieur; il y a donc trois espaces concentriques juxtaposés. La coupole est soutenue par des colonnes accouplées deux à deux dans le sens des rayons de la voûte; entre ces colonnes et le mur se trouve une galerie circulaire voûtée en berceau; aux deux extrémités du diamètre

transversal on a ménagé deux petites absides. Constantin avait fait venir d'Afrique des colonnes de porphyre et des marbres destinés au baptistère que l'on devait construire auprès de la basilique Saint-Jean de Latran, mais les travaux interrompus furent repris seulement en 432 sous le pape Xyste III. L'édifice a la forme d'un octogone surmonté d'une coupole à huit pans. L'intérieur se compose de trois étages : huit colonnes de porphyre rouge, quatre à chapiteaux ioniques, quatre à chapiteaux corinthiens, supportent une architrave ; un deuxième étage est formé par huit colonnes plus petites, et un troisième par des pilastres corinthiens qui soutiennent la coupole ; un portique en saillie servait de vestibule ; deux petites chapelles furent ajoutées en 461 par le pape Saint-Hilaire. Du Ve siècle date aussi l'église Saint-Etienne le Rond dont le plan est analogue à celui du mausolée de Sainte-Constance.

A Ravenne, qui fut aussi une résidence impériale, deux monuments à plan central sont encore bien conservés. Le baptistère des Orthodoxes construit en 430 a la forme d'un octogone interrompu par quatre niches ; aux angles sont huit colonnes reliées par des arcs ; le mur supérieur est divisé par des arcs aveugles entre lesquels s'ouvrent des fenêtres ; le monument est couvert d'une coupole à huit pans ; au milieu se trouve une piscine octogonale. Le mausolée de Gallia Placidia qui renferme les tombeaux d'Honorius, de Gallia Placidia et de Constance III est une chapelle en forme de croix grecque, de 15 mètres de long sur 13 mètres de large ; au lieu d'une coupole, c'est une voûte d'arête comprise entre de grands arcs, qui la

couvre ; elle est un compromis entre le plan oriental et le procédé employé par les Romains pour couvrir leurs édifices.

Dans le reste de l'Italie, le baptistère construit à Naples par l'évêque Soter au v^e siècle contre l'abside de Sainte-Restitute offre un exemple d'édifice carré couvert d'une coupole hémisphérique qui repose sur quatre trompes d'angles ; il est intéressant de trouver au v^e siècle ce procédé d'architecture orientale qui ne pénètre dans l'art byzantin qu'au x^e siècle. En Gaule on peut assigner au vi^e ou au moins au vii^e siècle la chapelle Saint-Laurent de Grenoble : c'est un rectangle auquel quatre adsidioles donnent la forme d'une croix ; leurs voûtes sont d'époque postérieure, celle de la salle principale est en berceau ; elle est soutenue par vingt colonnes de marbre adossées à la muraille ; deux absides sont ornées d'un second étage de colonnettes ; les chapiteaux de sculpture grossière sont pourvus d'abaques énormes, tandis que les fûts de longueur inégale proviennent d'édifices antiques ; comme dans les basiliques africaines du v^e siècle ces abaques sont ornées de symboles, agneaux, colombes tenant dans leur bec un épi ou des raisins, etc... Le baptistère de Riez dont le plan peut dater du vii^e siècle a aussi la forme octogonale. Enfin on a la preuve que le plan cruciforme se répandit jusqu'en Angleterre : une église fut bâtie par Wilfrid au vii^e siècle sur un plan circulaire interrompu par quatre saillies. Ces quelques exemples montrent l'expansion considérable d'un type d'édifice venu de l'Orient et dont on ne possède plus que de rares exemples. A l'époque carolingienne des monuments comme la chapelle pa-

latine d'Aix ou l'église de Germigny-les-Près en marquent le plein développement.

CHAPITRE IV

LA DÉCORATION

1. *Origines et principes de la décoration chrétienne.*

— Au moment ou par suite du triomphe de l'Eglise la chrétienté commençait à se couvrir de basiliques, il existait déjà un art chrétien dont le caractère était presque entièrement funéraire. Ce fut dans les traditions de cet art des catacombes que les artistes du iv^e et du v^e siècle continuèrent à puiser leurs inspirations, mais le changement de la situation dans laquelle se trouvait l'Eglise, l'enthousiasme subit des foules pour le christianisme devaient modifier le caractère de l'art. La peinture des catacombes, la sculpture des sarcophages avaient servi à exprimer les espérances des fidèles dans les récompenses futures ou à retracer les traits des êtres chers dont ils vénéraient la sépulture : l'art des basiliques garda longtemps les symboles gracieux, l'orante, les poissons, le bon pasteur, les paons, sous lesquels les premiers chrétiens cachaient leurs aspirations intimes, mais il ne put se dispenser de célébrer aussi la victoire que l'Eglise avait remportée sur le paganisme. Plus tard lorsque grâce aux conciles œcuméniques l'orthodoxie eut triomphé des hérésies

et des schismes, l'art sut exprimer, par les sujets mêmes qu'il adopta, l'allégresse dont ces victoires comblaient les fidèles. La subtilité des discussions théologiques eut souvent son reflet dans l'iconographie chrétienne. Ce fut ainsi qu'après le concile d'Ephèse les représentations de la Vierge devinrent plus nombreuses ; plus tard, comme nous avons essayé de le montrer, les premières représentations du Christ en croix paraissent avoir été une affirmation éclatante du dogme de l'Incarnation (1). Les sujets mêmes qui sont empruntés à l'Ancien ou au Nouveau Testament et qui semblent avoir un caractère historique présentent presque toujours un sens symbolique. L'iconographie chrétienne devient ainsi un puissant moyen de propagande et d'enseignement ; non seulement les murailles des basiliques, mais les objets les plus usuels, les étoffes elles-mêmes rappellent aux fidèles les vérités de la foi et les triomphes qu'elle a remportés sur l'erreur.

Il s'en faut de beaucoup d'ailleurs que la rupture ait été complète entre cet art chrétien du iv^e siècle et l'art du paganisme. L'art antique a d'abord fourni aux basiliques les principes de leur décoration architecturale, les chapiteaux et les entablements de ses ordres classiques par exemple ; mais on a même orné les basiliques de scènes entièrement païennes, dont on négligeait le sens pour ne voir que la valeur décorative. Les allégories qui devaient tenir une si grande place dans l'art byzantin sont des divinités de la mythologie païenne ; des sujets mythologiques dé-

(1) Voy., dans cette collection notre ouvrage sur les origines du Crucifix dans l'art (n^o 308).

corent presque toujours les pavements des églises. Mais il y a entre l'art antique et l'art chrétien des affinités plus grandes encore : les formes mêmes que revêtaient les divinités païennes ont inspiré les artistes chrétiens ; on a signalé depuis longtemps les analogies entre le type du bon Pasteur et celui de l'Hermès Criophore, et certaines figures triomphales du Christ semblent inspirées de la tradition du Zeus Olympien. Enfin l'art antique a fourni à l'art chrétien ses procédés et son style ; les artistes chrétiens n'ont inventé aucun art nouveau, ils ont continué à peindre, à sculpter, à ciseler, à tisser, à enluminer suivant les traditions antiques. On a longtemps accusé le christianisme de la décadence de l'art ; c'est là une profonde injustice. L'art chrétien a commencé à se développer à un moment où les derniers artistes du paganisme avaient déjà perdu le souci de la forme parfaite pour s'attacher surtout à l'expression. Entre les monuments chrétiens et païens de l'époque de Constantin on ne constate aucune différence ; les personnages courts et trapus de l'arc de triomphe de Constantin à Rome montrent assez qu'il est injuste d'accuser le christianisme d'avoir ruiné la sculpture. Depuis le III^e siècle cet art était frappé à mort parce que les sculpteurs avaient cessé d'observer la nature et se contentaient de suivre des procédés d'ateliers. Les artistes chrétiens ne firent donc que développer les tendances qui étaient déjà très accusées dans l'art païen à son déclin ; s'ils gardèrent les formes et les erreurs de leurs devanciers, ils apportèrent du moins à l'art des motifs entièrement nouveaux et préparèrent ainsi au christianisme une longue tradition artistique.

2. *Le décor extérieur de la basilique. L'atrium.* — Le temple païen destiné surtout à être vu du dehors, offrait à l'extérieur toute la magnificence de sa décoration. La basilique gréco-romaine au contraire, avant toute maison de réunion, pouvait avoir un extérieur plus simple ; les murs étaient donc presque toujours nus ou ornés de quelques moulures ; leur monotonie n'était interrompue que par des rangées de fenêtres. En Orient cependant, où la basilique était dépourvue d'atrium, on attacha plus d'importance à la façade encadrée entre deux hautes tours : à Tourmanin ces tours se terminent par un fronton et entre elles s'étend une galerie à jour séparée par quatre colonnes. Sur les linteaux des portails syriens on prodigua les sculptures décoratives, les paons affrontés, les enroulements de végétation au milieu desquels se jouent des animaux, etc...

Dans les basiliques gréco-romaines le décor artistique commençait à l'intérieur de l'atrium dont les colonnes étaient souvent faites de marbres précieux. Au centre se trouvait la fontaine d'ablutions surmontée souvent d'une pomme de pin en bronze qui laissait échapper de multiples jets d'eau. A Saint-Pierre de Rome la fontaine était entourée d'une quadruple arcade ornée d'une frise de marbres précieux et de mosaïques ; sur les colonnes se dressaient des statues d'empereurs ; la pomme de pin laissait échapper l'eau dans une vasque de marbre ornée de deux griffons et supportée par quatre colonnes antiques.

Les galeries de l'atrium étaient souvent fermées par une clôture d'une colonne à l'autre et dans l'intérieur se trouvaient les sarcophages précieux de grands

personnages (1). Ces sarcophages sont les monuments les plus curieux de la sculpture chrétienne. Leur étude s'enrichit chaque jour par de nouvelles découvertes et l'on peut arriver à distinguer plusieurs écoles : tandis que les sarcophages de Rome ou d'Arles avec le relief accusé et les draperies harmonieuses de leurs personnages montrent la persistance des traditions antiques, les sarcophages orientaux, ceux du musée impérial de Constantinople, par exemple (2) dénotent une sculpture toute différente, dans laquelle le ciseau est remplacé par un instrument perçant : c'est la sculpture en méplat qui est venue d'Orient et qui va se substituer partout à la sculpture antique ; les personnages, dont le relief est accusé par de simples traits, sont souvent encadrés par des frontons triangulaires ou circulaires que soutiennent des colonnettes dont le fût est orné de spirales. Ce motif finit par devenir très populaire en Occident, où l'on représenta ainsi le Christ au milieu des apôtres, ou les scènes de la Passion. L'iconographie des sarcophages d'abord inspirée des traditions des catacombes, ne tarda pas à suivre l'évolution nouvelle de l'art chrétien. Aux symboles de la vie future telles que la guérison de l'aveugle-né, la résurrection de Lazare, se substituent les enseignements dogmatiques, le Christ entouré de ses apôtres ou les scènes de la Passion au milieu desquelles la Crucifixion est remplacée par le monogramme constantinien.

Le pignon de la basilique qui donnait sur l'atrium était souvent orné d'une grande composition en

(1-2) Sur ces sarcophages voyez l'étude de Th. Reinach. *Monuments Piot*, IX.

mosaïque, représentant par exemple le Christ entouré de saints (1) ; il en était ainsi à Saint-Pierre de Rome et à Saint-Paul hors les Murs. Les portes d'entrée étaient souvent très somptueuses. Celles du Saint Sépulcre étaient incrustées d'ivoire et d'argent. Une sculpture copte du musée de Boulacq montre une porte d'église en plein cintre surmontée de bas-reliefs qui représentent une vigne avec la tête du Christ. Des trois portes de bois sculpté qui fermaient autrefois les entrées de l'église Sainte-Sabine à Rome, on a conservé la principale. Elle a 5^m,15 de haut sur 2^m,02 de large ; elle se compose de quatre battants égaux et semblables qui renferment chacun sept panneaux encadrés dans une bordure de vigne, au milieu de laquelle se jouent des oiseaux et des lézards. On avait employé le bois de cyprès pour la construire et les montants, auxquels elle est attachée, sont formés chacun d'un seul bloc de marbre de Paros. Sur les vingt-huit panneaux, dix ont disparu et ceux qui subsistent ne sont plus disposés dans l'ordre primitif ; mais le principal intérêt des sculptures qui les décorent est la symétrie qu'on remarque entre les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament ; on voit là exprimée pour la première fois la concordance des deux testaments qui constitue une sorte de démonstration vivante du christianisme. C'est dans ces sculptures que l'on trouve une des premières représentations connues de la Crucifixion ; le style est encore tout antique ; les personnages qui prennent part aux différentes scènes sont peu nombreux. Dans les scènes de sa vie terrestre

(1) A la façade du Latran on voyait le Christ entre les archanges Michel et Gabriel.

le Christ est représenté comme un jeune homme imberbe ; dans celles de la Passion au contraire il porte une longue barbe. L'âge et le style de ce monument sont mal déterminés, mais son origine orientale paraît probable.

3. *Décoration intérieure.* — Il nous est difficile de nous représenter aujourd'hui la splendeur de la décoration qui était réservée toute entière pour l'intérieur des basiliques. L'ornementation architecturale y tenait la place la moins importante ; la beauté de l'édifice ne résultait pas, comme dans un temple grec ou une église gothique, des éléments mêmes qui le constituaient. La sculpture proprement dite se réduisait aux feuillages ou aux volutes des chapiteaux qui supportaient les arcades ; parfois ils étaient surmontés d'impôstes ou dosserets qui recevaient directement la retombée de l'arc et qui étaient timbrés de croix ou de monogrammes. A Tizirt (Algérie) les sculptures de ces impôstes offrent une grande variété : on y voit le monogramme du Christ, Daniel dans la fosse aux lions, l'âne de Balaam, les poissons etc...

La charpente était parfois dissimulée sous un plafond peint en bois précieux. Le sol était pavé de mosaïques ou, en Afrique, de carreaux de terre cuite ; les dessins avaient toujours un caractère décoratif, guirlandes de fleurs, lignes géométriques entrecroisées, sujets empruntés à la mythologie. La mosaïque de Tyr rapportée au Louvre par Renan représente les vents et les mois ; celle qui servait de pavement à la mosaïque de Madaba reproduit une carte très pittoresque de la Palestine avec le dessin de Jérusalem. On évitait de couvrir ces pavements de

symboles chrétiens pour qu'ils ne fussent pas foulés aux pieds.

Enfin pour décorer les grands panneaux qui formaient les murailles de la basilique, ainsi que la conque de l'abside et l'arc triomphal, les artistes chrétiens imaginèrent d'employer la mosaïque qui n'avait été usitée jusqu'ici que pour les pavements, et dont l'effet ornemental était bien supérieur à celui des fresques. C'est à Rome surtout qu'il faut chercher les rares débris de cette décoration qui sont parvenus jusqu'à nous et qui nous montrent l'élaboration des règles iconographiques qui devaient prédominer dans l'art chrétien. L'abside et l'arc triomphal montraient aux fidèles le Christ dans sa gloire, soit qu'il fût représenté enseignant au milieu des apôtres, soit qu'il fût entouré des fondateurs de l'Eglise ; dans les nefs se déroulaient les processions de saints ou de martyrs, les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Des grandes basiliques romaines du iv^e et du v^e siècle, on ne possède plus guère que les décorations absidiales. D'après une tradition ancienne ce serait sur l'arc triomphal du Latran qu'on aurait représenté publiquement pour la première fois le portrait du Sauveur. Dans l'abside de Saint-Pierre on voyait aux côtés du Christ, d'un côté l'apôtre saint Pierre, de l'autre l'empereur Constantin offrant d'une main un diplôme et de l'autre une réduction de la basilique. Mais les monuments les plus importants et les mieux conservés de cette époque sont les mosaïques de Sainte-Pudentienne et de Sainte-Marie Majeure. La mosaïque de l'abside de Sainte-Pudentienne date de la fin du iv^e siècle : au centre un Christ majestueux à

longue barbe est assis sur un trône incrusté de pierreries ; il bénit d'une main et tient de l'autre un livre sur lequel on lit l'inscription : *Dominus conservator ecclesie Pudentiane*. Plus bas siègent à droite et à gauche les douze apôtres. Le Christ a saint Paul à sa droite, saint Pierre à gauche et derrière les deux apôtres, deux femmes debout s'inclinent vers le Seigneur en lui présentant des couronnes : ce sont sainte Praxède et sainte Pudentielle, filles du sénateur Pudens. Aux pieds du Christ on voit la colombe de l'Esprit Saint et l'Agneau sur un rocher. A l'arrière-plan, des monuments magnifiques représentent la Jérusalem céleste ; c'est d'abord un portique en hémicycle couvert de tuiles dorées, au-dessus duquel apparaissent des tours et des palais. Derrière le Christ, s'élève sur un monticule la croix gemmée et dans l'azur sombre qui forme le fond, flottent les symboles des quatre évangélistes. Dans l'abside de l'église Sainte-Agathe *in suburra* élevée au v^e siècle par le maître de la milice Riciner, on voyait dans l'abside une représentation analogue, mais les apôtres au lieu d'être assis se dirigeaient vers le Sauveur en formant une double procession.

A Ste-Marie Majeure la mosaïque primitive qui ornait l'abside a disparu, mais l'on possède encore celle de l'arc triomphal exécutée sous Xyste III (432-440) et consacrée entièrement à l'histoire de la Vierge. Les scènes sont réparties en quatre zones. La première passe au dessus de l'arcade sans être interrompue. Au centre est dressé un trône sur lequel se trouve le livre aux sept sceaux de l'Apocalypse ; au dessus est une croix noire couverte d'un voile et surmontée d'une

couronne et en arrière, une grande croix gemmée entourée des quatre attributs des Evangélistes. De chaque côté sont les bustes de Saint-Pierre et de Saint-Paul et sous le trône ont lit l'inscription : XISTVS EPISCOPVS PLEBI DEI. A gauche de ce motif central est représentée l'Annonciation, à droite la Présentation au Temple. Cette dernière scène se passe dans un atrium entouré de colonnes et rempli de gracieuses colombes; la Sainte Vierge porte le costume d'une jeune Romaine avec une petite couronne sur la tête; l'Enfant Jésus est assis sur un trône immense entre la Nouvelle Loi, représentée sous les traits d'une jeune fille richement habillée, et l'Ancienne Loi, vieille matronne toute cassée qui tient un rouleau à la main. La deuxième zone représente à gauche l'Adoration des Mages, à droite un sujet tiré d'un Evangile apocryphe et qui montre l'Enfant Jésus renversant un temple païen en Egypte. Une foule nombreuse ayant à sa tête le roi Aphrodisias vêtu d'une chlamyde de pourpre, coiffé d'un diadème et chaussé de bottes rouges s'arrête en admiration devant le Christ, tandis que deux anges arrêtent Joseph et Marie qui étendent la main pour saisir Jésus. La troisième zone est consacrée des deux côtés au massacre des Innocents. Dans une quatrième zone on voit un motif qui sera reproduit souvent dans l'art chrétien, les deux cités de Jérusalem et de Béthleem avec leurs murs et leurs tours d'où sortent deux processions de brebis. Il est inutile d'insister sur l'intérêt historique et religieux de ces mosaïques qui sont un des monuments les plus vénérables de l'art chrétien.

Avant l'incendie de 1823 on pouvait voir encore

sur l'arc triomphal, dit arc de Placidie, l'ancienne mosaïque du v^e siècle qui représentait le second avènement du Christ entouré des symboles des évangélistes des vingt quatre vieillards de l'Apocalypse et des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul; la mosaïque actuelle est la reproduction aussi fidèle que possible de l'œuvre mutilée par le feu.

Des grandes compositions qui couvraient les murailles des nefs et des transepts des basiliques romaines il ne reste plus que de rares débris. L'incendie de 1823 a fait disparaître la rangée de médaillons qui se déroulait au dessus de la corniche de Saint-Paul hors les murs et présentait les portraits des papes jusqu'au pape Symmaque (498). A Sainte-Marie Majeure les restaurations ont altéré le caractère des vingt-sept mosaïques du v^e siècle qui sont parvenues jusqu'à nous; tous les sujets sont tirés de l'Ancien Testament et il semble qu'on ait là une série de grandes compositions d'un caractère purement historique, sans aucun parti pris de symbolisme. On y voit l'histoire des Juifs depuis Abraham jusqu'à l'arrivée dans la Terre Promise; la série primitive comprenait quarante-deux tableaux. Enfin de la décoration de Sainte-Sabine il reste sur le mur intérieur qui est au-dessus de la porte d'entrée une allégorie remarquable que nous avons déjà signalée sur l'arc triomphal de Sainte-Marie Majeure. Un fragment d'inscription en lettres d'or se détache sur un fond bleu entre deux femmes drapées à l'antique dans un vêtement de couleur sombre; chacune d'elles tient un livre sur lequel on lit les deux inscriptions: *Ecclesia ex gentibus* — *Ecclesia ex circumcisione*; elles sont accompagnées des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul.

Dans les mausolées et les baptistères on trouvait une décoration analogue à celle des basiliques. A Rome le mausolée de Sainte-Constance a conservé encore aujourd'hui des fragments de sa splendeur d'autrefois et d'après des dessins et des descriptions du XVI^e siècle on peut en restituer l'ensemble.

Le sol de la rotonde était orné de pavés noirs et blancs sur lesquels se détachaient des scènes de vendange et des génies antiques. Les arcades qui soutenaient la coupole étaient revêtues de marbre blanc veiné. Le tambour de la coupole était divisé en deux zones : celle du bas était formée par douze tablettes de marbre reliées par de petits pilastres de marbre multicolore ; celle du haut comprenait douze fenêtres réunies par une décoration architectonique d'ordre ionien. Au dessus de la corniche, commençaient les mosaïques de la coupole qui ont été grattées en 1620 pour être remplacées par un revêtement de stuc. Ces mosaïques représentaient une série de scènes bibliques au milieu d'un encadrement dont l'exubérance et la grâce faisaient songer aux décors pompéiens : la base de la coupole représentait un fleuve coupé d'îlots et d'écueils sur lequel se jouaient des myriades de génies ailés montés dans des nacelles, prenant des poissons au filet ou à la ligne, luttant avec des canards ou des cygnes. Les douze écueils qui divisaient ce fleuve supportaient des touffes d'acanthé d'où surgissaient des cariatides surmontées elles-mêmes de feuillages entrelacés, de figures féminines etc... ; elles servaient à encadrer les scènes religieuses qui ornaient la coupole. La voûte annulaire qui couvre le collatéral circulaire a conservé à travers les restaurations un décor

analogue divisé en onze compartiments : ce sont des scènes de vendange, des enroulements de branches couvertes de fleurs ou de fruits, des cornes d'abondance, des amphores, des dessins géométriques où alternent les croix et les rosaces etc...

Enfin dans les deux absides de droite et de gauche subsistent deux compositions symboliques destinées à montrer la concordance des deux Testaments. A droite dans un paysage planté de palmiers Moïse reçoit respectueusement, les mains couvertes d'un voile la Loi que le seigneur lui tend, assis sur le globe du monde. A gauche le Christ debout sur la montagne d'où jaillissent les quatre fleuves du Paradis donne à St-Pierre et à St-Paul le volume sur lequel sont gravés les mots : *Dominus pacem dat* ; aux deux extrémités sont les villes de Jérusalem et Béthléem.

Le tombeau de Gallia Placidia à Ravenne a conservé ses mosaïques du V^e siècle dont le fond bleu produit une impression de grande douceur. La voûte d'arête est ornée d'une grande croix d'or entourée des symboles des Evangélistes, mais les parties les plus remarquables sont les deux grandes compositions qui se font face. D'un côté le Bon Pasteur, vêtu d'une longue tunique dorée et d'un manteau de pourpre, appuyé de la main gauche sur une croix d'or, caressant une brebis de la main droite, la tête ceinte du nimbe d'or offre l'expression de la beauté calme et régulière : ce n'est plus l'humble berger des catacombes ou des sarcophages, mais le maître du monde représenté dans sa majesté. En face Saint-Laurent, une longue croix sur l'épaule et un livre ouvert à la main, regarde le gril de son martyr placé sur le feu, mais

on voit que loin de vouloir représenter les souffrances qu'il a endurées, l'artiste ne s'est préoccupé que de célébrer son triomphe.

Enfin à Ravenne aussi, le baptistère des Orthodoxes nous montre les sujets favoris qui constituèrent à partir du v^e siècle l'ornementation traditionnelle de ces édifices. Le sujet central qui orne la coupole est le Baptême du Christ : Saint-Jean-Baptiste est debout sur les rives du Jourdain, couvert d'une draperie assez courte, tenant une croix gemmée de la main gauche et de la droite versant l'eau sur la tête du Christ représenté dans l'eau jusqu'à la ceinture ; au-dessus de sa tête plane la colombe tandis qu'on aperçoit à demi-couché dans les flots couronné de feuillages la figure du Jourdain copiée sur un modèle de fleuve antique. Ce médaillon est entouré des figures des douze apôtres qui portent des couronnes dans leurs mains ; une troisième zone représente sous une colonnade des trônes et des autels sur lesquels sont ouverts des Evangiles, et dans un quatrième compartiment, huit figures de saints se détachent au milieu des arabesques d'or.

Les fragments de fresques et de mosaïques qu'on a découverts en Asie Mineure et en Syrie prouvent que la décoration des basiliques orientales était analogue à celle des églises d'Occident qu'elle avait du reste probablement inspirée. L'art chrétien offrait donc au V^e siècle une véritable unité et traduisait dans tous les pays les mêmes sentiments de foi et le même amour de l'orthodoxie.

CHAPITRE V

LE MOBILIER

Ce n'est pas assez de connaître les principes d'après lesquels étaient ornées les basiliques ; pour en avoir une idée complète il faut se les représenter pourvues du somptueux mobiliers qui provenait de la munificence des empereurs ou des particuliers.

Le Sanctuaire. — Au fond de l'abside, au milieu des gradins en pierre sur lesquels siégeait le clergé, se dressait sur une estrade le trône de l'évêque fait souvent d'une matière précieuse, comme la chaire dite de Saint-Pierre, conservée au Vatican, ou la chaire d'ivoire de Maximin évêque de Ravenne, œuvre du VI^e siècle d'origine orientale sur les panneaux de laquelle sont sculptées des scènes de la Bible. Au milieu du sanctuaire était l'autel sur lequel on offrait le saint sacrifice. Tantôt il affectait la forme d'une table, (et c'était là sa forme primitive), tantôt les pieds de la table étaient réunis par des pièces transversales interrompus seulement par un petit treillage qui permettait de vénérer les reliques d'un martyr, tantôt enfin en Occident on se servait d'un véritable sarcophage. L'autel consistait quelquefois dans une simple table de bois : dans les basiliques africaines on a retrouvé le cadre de pierre qui servait à le soutenir, mais le plus souvent c'était une table de pierre supportée par

des colonnettes antiques dont les chapiteaux étaient décorés de symboles chrétiens. Les autels étaient parfois revêtus d'or et d'argent, incrustés de mosaïques et de pierres précieuses.

Dans une même basilique il pouvait y avoir plusieurs autels ; Constantin en donna sept en argent à la basilique de Latran et, d'après la conjecture de Mgr Duchesne ils étaient destinés à recevoir le pain et le vin offerts par les fidèles avant la consécration. L'autel principal était toujours placé au-dessus de la confession qui abritait les reliques. Afin d'augmenter encore son importance, on prit l'habitude de l'abriter sous un dais ou *ciborium* en forme de coupe renversée soutenu par quatre colonnes, que réunissaient soit une architrave, soit des arcades, et entre lesquelles on tendait souvent des voiles précieux ; le dais proprement dit était souvent recouvert de métaux précieux.

L'entrée du sanctuaire était fermée du côté de la nef par une clôture de pierre, le *chancel*, recouvert de plaques de marbre, parfois de bas-reliefs ou, dans les basiliques africaines, de terres cuites. Le chancel lui-même était interrompu par un ou quelquefois deux *ambons*, sortes de plates-formes rondes ou polygonales qui servaient aux lectures et à la prédication. Un monument en pierre de ce genre que l'on a daté du iv^e siècle existe encore séparé en deux parties à Salonique où il a été étudié par M. Bayet (1) c'était un demi-cercle à moitié fermé sur le diamètre ; un passage intérieur donnait accès à un double escalier

(1) *Archives des Missions Scientifiques*, 1876.

de six marches. L'extérieur était couvert de sculptures qui formaient trois zones : au sommet une frise de feuillages et de vigne entremêlés d'oiseaux, une deuxième bande décorée de même et enfin huit arcades à coquilles supportées par des colonnettes aux chapiteaux de style composite. Sous ces arcades étaient groupés des personnages dont l'ensemble figurait l'Adoration des Mages, qui sont représentés deux fois, la première fois à la recherche de l'Enfant, la deuxième fois conduits par un ange et en posture d'adoration devant la Vierge, assise et enveloppée d'un long voile, qui tient l'Enfant sur ses genoux. Ce monument est un des restes les plus intéressants de la sculpture chrétienne du iv^e siècle : M. Bayet a relevé des analogies entre l'Ange de l'ambon et les Victoires qui ornent l'arc de triomphe élevé à Salonique pour commémorer la victoire de Constantin sur Licinius. Les ambons étaient aussi ornés de panneaux d'ivoire comme le prouvent les fragments d'ambon d'origine copte qui sont conservés dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle et présentent une décoration toute païenne.

2. *Les étoffes précieuses.* — L'emploi des étoffes de soie dans lesquelles étaient tissés des personnages ou des ornements fut très répandu dans les basiliques au iv^e et au v^e siècle. Elles servaient souvent de portières à l'intérieur des églises ; on les tendait entre les colonnes du ciborium ; enfin les plus précieuses étaient destinées à recouvrir la table de l'autel ; on s'en servait aussi pour envelopper les reliques des martyrs ou des personnages célèbres, et c'est grâce à cette circonstance que plusieurs de ces étoffes

sont parvenues jusqu'à nous. Elles étaient d'ailleurs en grande partie d'origine étrangère : la Perse était alors le principal centre de fabrication des étoffes de soie tissée qu'elle envoyait dans toutes les directions : M. Strzygowski a pu relever sur des étoffes chinoises de véritables imitations de motifs persans. La plupart des étoffes qui ornaient les basiliques étaient donc dépourvues de tout caractère religieux. Sur celles que l'on conserve encore dans les trésors d'églises ou les musées on peut voir les animaux affrontés, les archers à cheval enfermés dans des médaillons, les pyrées ou autels de feu, les étoiles à six rais et tous les ornements familiers à l'art des Sassanides. Telle est par exemple l'étoffe de Saint-Ambroise de Milan qui représente un cavalier galopant au milieu de chiens et lançant une flèche sur un tigre qui dévore une hémione. L'introduction de cet art étranger en Occident n'est pas un fait indifférent et devait exercer une grande influence sur le développement artistique. Cependant dès le iv^e siècle on chercha à tisser dans l'empire romain des étoffes à sujets religieux ; d'après Astérius évêque d'Amasée, la vie du Christ toute entière était représentée sur la toge d'un sénateur, et des monuments de ce genre ont été découverts dans les fouilles d'Antinoé et d'Achmin-Panopolis en Egypte ; l'une de ces étoffes représente la crucifixion.

3. *Les vases sacrés, les reliques, les pyxides.* — Pour les accessoires du culte ont prodiguait l'orfèvrerie et l'ivoire. Les principaux vases étaient : le *patène*, plat de grandes dimensions qui servait à la communion de l'évêque et des assistants ; le *scyphus*, vaisseau destiné à contenir le vin de la consécration ; on se ser-

vait aussi pour le même objet des *amae* de contenance très grande, faites pour recevoir les oblations en vin des fidèles ; enfin il y avait en assez grand nombre des *calices ministeriales* en argent, analogues aux calices actuels et qui servaient à la communion des fidèles ; les grandes basiliques en avaient de vingt à cinquante. Pour recueillir les provisions d'huile on se servait de *métrètes* et l'on avait aussi des *thymiamateria* ou encensoirs fixes, sortes de brûle-parfums. Le Liber Pontificalis énumère la quantité prodigieuse de vases d'or et d'argent que les empereurs donnaient aux basiliques romaines ; plusieurs sont rehaussés de pierres précieuses. Malheureusement aucun de ces monuments n'a pu parvenir jusqu'à nous. Il n'en est pas de même des pyxides d'ivoire en forme de boîtes rondes dans lesquelles on conservait les saintes espèces ou les eulogies ; plusieurs sont conservées encore dans les trésors d'églises ou les musées ; elles étaient ornées de sculptures d'un caractère religieux. Sur celle du musée de Berlin, dont l'âge a prêté à de nombreuses discussions, on voit le Christ assis sur un trône entre les douze apôtres et, de l'autre côté, le sacrifice d'Abraham. L'attitude pleine de noblesse des personnages fait songer à la sculpture antique. D'autres monuments de ce genre, la pyxide de Sens ou celle de Wiesbaden par exemple, sont couverts de sujets d'un caractère profane.

Les reliques des saints étaient souvent enfermées dans des coffrets précieux d'orfèvrerie ou d'ivoire. A Milan on conserve un coffret d'argent qui est probablement celui dans lequel le pape Damase envoya à Saint Ambroise les reliques des apôtres destinées à

être déposées dans l'église de Saint-Nazaire en 382. Ses parois sont couvertes de sculptures. Sur le couvercle le Christ est représenté siégeant sur un trône au milieu des apôtres, les pieds posés sur le *scabellum* à la manière d'un triomphateur, dans l'attitude que lui prêtent les sarcophages de la même époque ; devant lui se trouvent les corbeilles de la multiplication des pains, symbole de l'Eucharistie. Les parois montrent la Vierge assise tenant l'Enfant qu'elle présente à l'adoration des bergers, le jugement de Salomon, les trois jeunes gens dans la fournaise dont un ange vient éteindre les flammes, la condamnation par Daniel des calomniateurs de Suzanne. Le style est encore imprégné d'antiquité classique. Une cassette d'ivoire conservée à la lipsanothèque de Brescia et dont le couvercle représente les scènes de la Passion sans la Crucifixion a dû servir aussi à enfermer des reliques.

4. *Les lampes et la verrerie.* — Des lampes d'or, d'argent, de bronze et de verre dans lesquelles brûlait de l'huile odoriférante étaient suspendues aux poutres de la charpente. Gallia Placidia fit don à l'église de Ravenne d'une lampe d'or sur laquelle était sculptée son image. On a retrouvé en 1869 dans les fouilles de l'église de Porto une lampe en bronze en forme de vaisseau symbolique : la proue est faite de la tête du serpent qui tient entre ses dents la pomme cause de la chute ; sur cette tête est plantée la croix sur laquelle une colombe est posée ; à la poupe est un dauphin qui tient à la bouche le pain eucharistique. Dans les fouilles d'Algérie et de Tunisie on a découvert un grand nombre de lampes de terre

cuite plus modestes, ornées d'une grande variété de symboles. La verrerie était employée communément pour les lampes et même les vases sacrés ; les verres à fond d'or si nombreux dans les catacombes continuèrent à être employés. La coupe de Podgoritza (Albanie) que l'on a daté du v^e siècle est ornée encore de symboles funéraires, Daniel dans la fosse aux lions, les jeunes gens dans la fournaise, Suzanne et les vieillards.

5. *Livres saints et diptyques.* — Dès l'origine le texte de la Bible et des Evangiles furent copiés avec un soin extrême sur des livres de parchemin, mais ce fut au iv^e siècle que l'on commença à les enrichir de miniatures et à les enfermer dans de somptueuses reliures d'ivoire ou d'orfèvrerie. L'art de la miniature est d'origine païenne et, si l'on n'avait l'Illiade de l'Ambrosienne ou le Virgile du Vatican, il suffirait pour s'en convaincre, de remarquer le style des premiers manuscrits chrétiens ; non seulement les figures mythologiques y sont fréquentes, mais les personnages sacrés eux-mêmes reproduisent des modèles antiques, et il en sera ainsi très longtemps. Malheureusement l'âge de ces manuscrits est très controversé et la plupart sont revendiqués par les historiens de l'art byzantin. Ils donnent au moins une idée des œuvres perdues dont ils sont la reproduction et l'on peut constater dès cette époque les rapports étroits qui unissent la mosaïque à la miniature. C'est dans les bibles illustrées que les peintres des basiliques cherchaient les sujets de leurs mosaïques. La plus ancienne bible illustrée qui soit connue paraît être celle dont on a découvert les feuillets dispersés dans

plusieurs villes et qui est connue sous le nom de bible de Quedlimbourg ; ses miniatures datent du iv^e siècle ; les peintures ont souvent disparu mais on aperçoit encore les traits du dessin que le peintre devait suivre. La célèbre Genèse de Vienne sur parchemin pourpré, dans les peintures de laquelle on a reconnu plusieurs manières, peut appartenir au v^e siècle. Il en est de même du rouleau de Josué conservé à la Vaticane et qui présente sur une longueur de 10 mètres toute l'histoire de l'entrée des Hébreux dans la Terre Promise.

Les plats de reliure qui servaient à protéger ces manuscrits précieux sont à eux seuls des œuvres de premier ordre. Ce sont quelquefois des couvertures d'orfèvrerie, comme celle de l'évangélaire de Théodelinde conservé au trésor de Monza et qui est du vi^e siècle ; elle est ornée d'orfèvrerie cloisonnée qui rappelle la bijouterie barbare des tombeaux mérovingiens. La plupart du temps au contraire, on s'est servi pour couvrir les bibles et les évangélares de plaques d'ivoire analogues à celles des diptyques que les consuls faisaient exécuter pour commémorer leur magistrature ou qui servaient dans les églises, à inscrire les noms des personnages, dont mention spéciale était faite dans les prières liturgiques. Reliures et diptyques à sujets chrétiens forment une classe spéciale d'ivoires qui permet de saisir aussi les liens qui unissent l'art chrétien à l'art antique. Le trésor de Milan possède un plat de reliure richement encadré de pampres et de rinceaux dont les trois compartiments représentent l'Annonciation, l'Adoration des Mages et le Massacre des Innocents. Dans la même

ville la collection Trivulzio renferme un diptyque célèbre dont les sculptures sont consacrées à la Résurrection. Le tombeau du Christ est représenté comme un édifice circulaire muni de fenêtres en plein cintre ; au-dessous le même tombeau est ouvert tandis qu'un ange nimbé apprend aux deux saintes femmes la Résurrection du Christ, et que les gardes s'enfuient frappés de terreur ; l'autre feuillet a disparu ; l'encadrement rappelle ceux des diptyques consulaires.

CONCLUSION

Le développement du culte et de la liturgie ainsi que l'augmentation considérable du nombre des fidèles obligèrent l'Eglise dès la fin du III^e siècle à adopter pour la réunion de la communauté un type d'édifice qui répondît à ces exigences. Le redoublement de ferveur et la joie qui suivirent la reconnaissance légale du christianisme poussèrent les fidèles à prodiguer dans ces maisons de prières toutes les ressources de l'art le plus somptueux : elles devinrent dignes d'être appelées les demeures du roi céleste, les basiliques (1). Mais la naissance d'un art chrétien est loin de marquer une rupture dans le développement artistique de l'Europe. Les artistes chrétiens, à peine convertis, demandèrent à l'art dont ils avaient fait l'apprentissage ses procédés et ses modèles. La basilique gréco-romaine qui domina en Occident fut un composé de la maison antique et de la basilique

(1) ISIDORE DE SÉVILLE. *Orig.* xv, 4, 11.

civile ; la basilique orientale et la construction à plan central paraissent dérivées de l'architecture antique de l'Asie. L'ornementation de ces monuments fut empruntée aux traditions artistiques du paganisme délaissant ; l'art chrétien des premiers siècles est donc bien la continuation de l'art antique. D'autre part l'unité religieuse de la chrétienté eut pour conséquence la diffusion universelle des nouvelles formes d'art ; les mêmes mosaïques furent peintes dans les églises d'Afrique, d'Italie ou de Gaule. Nous avons vu cependant que sans cette uniformité apparente il ne tarda pas à se former des écoles qui correspondaient aux traditions nationales des différents peuples. La basilique gréco-romaine, avec son atrium et sa salle hypostyle couverte de charpente, et la basilique orientale en bel appareil, avec ses voûtes en berceaux ou ses coupoles soutenues par des piliers massifs, sont deux types irréductibles l'un à l'autre. Le premier permet une construction plus rapide, plus vaste, plus fragile aussi ; il donne l'impression du provisoire et, pour couvrir l'indigence de son architecture, il faut des placages somptueux. Le second au contraire semble défier les siècles et, sans avoir besoin d'aucun revêtement tire sa décoration de son appareil et de ses dispositions architecturales. L'histoire de l'art religieux est celle de la lutte entre ces deux modèles, dont le dernier a fini par triompher.

BIBLIOGRAPHIE

1. **Encyclopédies, dictionnaires.** — MARTIGNY. Dictionnaire des Antiquités chrétiennes, nouvelle édition. — KRAUS. Real Encyklopädie der christlichen Alterthümer. Fribourg, 1882. — CABROL (dom). Dictionnaire d'archéologie et de liturgie chrétiennes (en cours de publication).
2. **Revue.** — *Revue Archéologique*, fondée en 1844. — *Bullettino di archeologia cristiana* (fondé par de Rossi à Rome en 1863, continué par le *Nuovo Bullettino* depuis 1895). — *Römische Quartalschrift für christliche Alterthumskunde*, fondée à Rome en 1886. — *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'Ecole française de Rome (depuis 1880). — *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques*.
3. **Ouvrages généraux.** — PÉRATÉ. L'archéologie chrétienne. Paris 1892 et l'étude publiée dans le tome I de l'Histoire de l'Art depuis les temps chrétiens. Paris 1905. — GARUCCI. Storia della Arte cristiana. Prato 1880, 6 vol. fol. (ouvrage fondamental pour les reproductions des monuments). — MARUCCI. Eléments d'archéologie chrétienne, traduct. franç., t. III. Les Basiliques. Rome 1900. — SCHULTZE. Archäologie der altchristlichen Kunst. Munich 1895.
4. **Monographies.**
Orient. — STRZYGOWSKI. Kleinasien, Leipzig 1903 (très important. Voyez les comptes rendus de DIEHL, *Journal des Savants* 1904. MILLET, *Revue archéologique*, 1905.) — DE VOGÜE. Syrie centrale. Paris 1865-76. Les Eglises de Terre Sainte, Paris 1860. — GAYET. L'art copte, Paris 1902.
Italie. — VENTURI. Storia dell' arte italiana, t. I. Milan 1901. — CLAUSSE. Basiliques et mosaïques chrétiennes. Italie. Sicile.

Paris 1893, 2 v. — BERTHIER. La porte de Sainte-Sabine. Fribourg 1892.

Afrique. — GSELL. Les monuments antiques de l'Algérie, t. II. Paris 1901. — LECLERCQ (dom). Art. Afrique dans le dictionnaire de dom Cabrol. — AUDOLLENT. Carthage romaine Paris 1902.

Gaule. — ENLART. Manuel d'archéologie française, t. I, Paris 1902-03. — DE LA CROIX (p.) Etudes sur le temple Saint-Jean à Poitiers. — REYMOND ET GIRAUD. La chapelle Saint-Laurent à Grenoble. (*Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques* 1893). — LEBLANT. Les Sarcophages chrétiens de la Gaule. Paris 1886. Etude sur les sarcophages chrétiens de la ville d'Arles. Paris 1878.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
Chapitre I. — La basilique gréco-romaine	11
Chapitre II. — La basilique orientale	26
Chapitre III. — Les constructions à plan central. Martyria, baptistères, églises rondes, cruciformes, octogonales	31
Chapitre IV. — La décoration	39
Chapitre V. — Le mobilier	53
BIBLIOGRAPHIE	63